

L'école du regard de Maggie Roussel

Simon Brousseau

Number 318, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87564ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brousseau, S. (2017). Review of [L'école du regard de Maggie Roussel]. *Liberté*, (318), 53–53.

L'école du regard de Maggie Roussel

SIMON BROUSSEAU

Dans *Les Occidentales* (2010), Maggie Roussel défaisait un à un les lieux communs de la pensée positive, avec patience et détachement, avec humour aussi: «Le lapin chie dans le haut de forme, pas de magie.» Ce livre marquant invalidait méticuleusement les formules hop-la-vie, les conseils pratiques qui cherchent à nous faire croire que le bonheur est à la portée de tous et qu'il suffit de faire un petit effort supplémentaire pour s'en saisir. Je me souviens avoir pensé en lisant ce livre que cette pensée démotivée, calmement défaitiste, était bizarrement la plus à même de me donner espoir. «La vie de penseur, écrivait Roussel, est l'une des moins possibles.» Avoir une pensée à soi est quelque chose de rare – est-ce seulement possible? –, et l'entreprise de Roussel consiste à prendre toutes les précautions nécessaires pour ne pas devenir l'otage des pensées rassurantes qui, sous des apparences bienveillantes, possèdent, comme le remarque Mathieu Arsenault dans la postface qui accompagne le livre, «un fond de violence». Le livre de Roussel me réjouissait parce qu'on pouvait y observer, en action, une pensée souveraine, une pensée qui préférerait se saboter plutôt que de céder aux formules toutes faites.

À *l'œil nu*, le dernier livre de Roussel, poursuit le projet qui sous-tendait *Les Occidentales* en changeant légèrement l'angle d'attaque. Alors qu'il s'agissait avec *Les Occidentales* de mettre à la porte toutes les pensées qui s'invitent chez nous sans qu'on y ait consenti, À *l'œil nu* propose que le regard qu'on porte sur le monde est lui aussi envahi par des images parasites. On retrouve dans les deux livres la même envie de maîtrise du discours et de contrôle de soi; l'écrivaine est celle qui, en toute lucidité, se montre capable de choisir ses mots et qui ne se laisse pas duper par des façons de voir qui paraissent neutres, mais qui sont en réalité piégées.

Le projet de Roussel me fascine parce qu'il témoigne à la fois de la plus haute exigence formelle et d'un souci, ou d'une éthique du regard, qui nous concerne tous. Il montre que le travail sur la forme n'est pas – ou en tout cas n'a pas à être – coupé de la vie ordinaire. Au contraire, sa démarche expérimentale met à nu la mécanique automatisée de nos existences; celle de nos usages langagiers, celle qui infléchit l'interprétation qu'on fait des images qui frappent nos rétines. Vivre est une habitude, et rien n'est plus difficile que de départager ce qu'on choisit de ce qui s'impose à nous. L'écriture défamiliarisante de Roussel nous plonge dans ces eaux-là. Elle construit peu à peu l'image fantasmée d'un texte épargné par le bombardement d'images et de discours qu'on subit jour après jour et auquel, comble de l'ironie, on ajoute nos voix quand on écrit.

Dans le texte intitulé «Tes yeux mes yeux», on peut lire ceci: «Ne parlons pas de coquelicots. Mon adolescence est derrière moi. Comment te regarder maintenant? Comment savoir, dans *le vivace et le bel aujourd'hui*, nous observer l'un l'autre, possible extase au bord de l'œil, hors des regrets? C'est l'animal qui mendie des rapports sans entraves qui a posé une à une les lettres du texte présent.» L'enjeu, on le voit, n'est pas tant de créer de nouvelles perceptions que d'en arriver à une sorte de présence au monde qui ne soit pas un leurre. Apprendre à déceler les idées toutes faites, les images préconçues est une tâche fondamentale parce qu'elle pourrait, peut-être, nous permettre de répondre présents quand le monde s'offre à nous.

En lisant À *l'œil nu*, on se trouve donc devant un projet empêché, empêtré, et c'est peut-être finalement la ténacité avec laquelle Roussel cherche à se déprendre de tout ça qui fait la beauté du livre. En quatrième de couverture, l'écrivaine

MAGGIE ROUSSEL

À L'ŒIL NU

LE QUARTANIER, 2017, 120 P.

nous met en garde contre les limites de son entreprise: «cela paraît si évident, et d'une bien-pensance terrible». Cette ambivalence, ce doute quant à la possibilité même de douter traverse le livre et le rend d'autant plus précieux qu'il est souvent difficile, pour ceux et celles qui s'adonnent à la littérature, d'admettre que son pouvoir d'action est peut-être finalement assez limité. Roussel pointe vers un idéal langagier, mais cela ne signifie pas qu'elle croit pouvoir l'atteindre. C'est au contraire le dur constat de ses propres limites, la lucidité devant sa propre situation qui la poussent à écrire:

«Si je perds mon sang-froid, il faut m'arracher les yeux. Je ne veux pas parler. Je ne veux pas faire de style. Ça n'a rien à voir. J'essaie d'écrire comme on décoche une flèche. J'essaie d'écrire comme une primate extra-terrestre en sous-vêtements, qui fume sa pipe toute la journée dans la forêt dégonflée. J'essaie d'écrire comme une onde infrarouge.

Circulons, il n'y a rien à voir.»

Cette accumulation d'images, si elle a de quoi faire sourciller, ne doit pas masquer l'essentiel: Roussel *essaie* d'écrire. En la lisant, j'apprends pour ma part à quel point écrire est une activité trompeuse, ou une activité qui incite à se mentir à soi-même. Au moment même où l'on croit exprimer une idée qui serait authentiquement nôtre, des voix parlent à travers nous. Savons-nous seulement les entendre? Le constat a quelque chose de déprimant, mais personne n'a dit que la littérature était une fête... Néanmoins, on peut se réjouir: lorsqu'on est las de l'air du temps, il y a les livres de Maggie Roussel pour nous désapprendre à respirer. (L)